

TRANSFERT ET DISCRÉTION

Diane Chauvelot

L'aventure que nous allons envisager comporte trois éléments à retenir:

- le commencement,
- le transfert sans analyse,
 - l'indiscrétion, le tout s'étant combiné pour constituer une histoire scandaleuse de plagiats plus ou moins heureux, entraînant lettres d'insultes, pamphlets dans les journaux, livres de justification et livres vengeurs, jusqu'à une plainte en justice.

« Commencement et transfert sans analyse » s'associent logiquement : qui aurait analysé le transfert de Freud?

« Commencement et indiscrétion » peuvent être associés au manque de savoir-faire de l'analyse en son commencement. Il n'est que de voir Freud interrompre des séances pour commenter avec un patient la valeur esthétique de la dernière statuette dont il a fait l'acquisition, ou bien inviter à dîner à la maison une patiente, pensant ainsi terminer son analyse. Il a même accepté d'une ancienne patiente qu'elle entre en relation avec un ministre, qu'elle l'invite, qu'elle lui offre un tableau, pour obtenir sa nomination au titre de Privatdocent, ce qu'il n'avait obtenu ni par l'ancienneté, ni par l'appui de Kraft-Ebing et de Nothnagel. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'il ait bavardé avec un jeune élève d'une idée nouvelle qui l'intéressait et le dérangeait, même si cette idée lui avait été confiée par son meilleur ami, qui en était l'auteur.

Mais pourquoi la combinaison « transfert sans analyse-indiscrétion » a-t-elle fait naître le plagiat? Est-ce l'aspect fusionnel de l'amour? Quelque chose de l'ordre de l'anthropophagie qui fait dire: ce qui est à toi est à moi, tes idées sont mes idées et quelle que soit l'antériorité la gloire nous en sera commune.

L'histoire de la psychanalyse nous montre que ces plagiats en chaîne ont cessé par la suite, c'est-à-dire après le commencement.

C'est à dire avec le transfert dans l'analyse.

Voici la partie documentaire de cette affaire, en tout cas une partie de cette partie:

Ce siècle avait deux ans - ce siècle, le nôtre quand s'est déroulée l'affaire que je me propose de vous exposer.

Les acteurs y sont de poids, et ils nous concernent en tant qu'individus tout comme l'affaire concerne la pratique de l'analyse. Ils sont au nombre de quatre, disposés deux par deux de part et d'autre du cabinet d'analyste de Freud, situé Berggasse depuis 1891. D'une part nous avons la paire, le couple, l'ensemble Fliess-Freud, dont l'intimité n'a pas duré moins de quinze ans et n'a pas fini d'étonner, d'autre part Weininger et Swoboda, dont le premier seulement a laissé une trace, insoupçonnée dans les cultures francophones.

Nous pouvons aujourd'hui essayer d'éclairer un peu cette longue amitié à première vue inexplicable et reporter à plus tard, si la chose vous intéresse, ce qu'il en a été de cette trace incroyablement tenace laissée par Weininger.

Mais à tout seigneur tout honneur : Freud, où en était-il et que faisait-il donc avec cet oto-rhino berlinois qu'il aimait tant ? Tant qu'il avait voulu donner ce prénom de Wilhelm au fils qui allait lui naître, mais qui naquit fille et fut nommée Anna.

Freud était seul et Fliess était « son seul public ». Il lui envoyait, dans un courrier amical et chaleureux, ses projets, ses manuscrits et le suppliait de répondre par des critiques qu'il prendrait en considération. Notons que déjà les critiques qu'il envoyait lui-même aux projets de Fliess, timides et entourées de précautions oratoires, étaient en général moins bien reçues. Mais lui tenait à tout dire, et le dire comme ça venait, certain que les observations qui lui en reviendraient lui seraient précieuses. Cette correspondance qui nous est, à nous héritiers, précieuse, a commencé en 1887 alors que Freud avait 32 ans, jusqu'en 1902, alors qu'il en avait 47 et trouvait que lui, comme Martha, vieillissaient bien vite. Il n'avait cessé de travailler puisqu'en plus des articles de neurologie, du travail sur la Paralyse Infantile - lourds travaux qui lui étaient commandés - il avait déjà à son actif l'ouvrage fait avec Breuer sur l'Hystérie, et en son nom propre L'INTERPRÉTATION DES RÊVES et LA PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE.

Il s'était marié avec Martha en 1886, un an avant de rencontrer Fliess, plus jeune que lui de deux ans.

Cette correspondance nous tient au courant de leur vie privée à tous deux: la naissance des six enfants de Freud, le mariage en 1892 de Fliess avec une jeune viennoise fille d'une cliente de Breuer.

De Breuer avec qui le travail et l'amitié allaient cahin-caha, ni tout à fait bien ni tout à fait mal. Breuer ne pouvait se résoudre à se débarrasser de Freud dont il admirait la capacité inventive tout en rejetant avec horreur sa référence à la sexua-

• , . . . , et plus loin:

lite : il a su publiquement prendre la défense de son ami devant des détracteurs, mais se retrouvant seul avec Freud venu l'en remercier, il ne put se retenir de conclure dans un style très Galliléen

« Et pourtant, je n'y crois pas ». Breuer étant ainsi venu à manquer, Fliess qui, au contraire de ce dernier, aimait les idées originales et grandes jusqu'au cosmique, se retrouva tout naturellement dans la place vacante.

D'ailleurs tant de choses les rapprochaient: l'origine, puisqu'ils étaient tous deux fils de négociants juifs, l'âge, le goût de la recherche, la passion de découvrir. Mais bien des différences étaient évidentes, au détriment de Freud. Fliess, dans le Berlin de Guillaume II, n'eut aucun mal à s'installer dans sa spécialité et à se constituer une clientèle solide. Son mariage avec la jeune Ida Bondy le mit définitivement à l'abri des difficultés financières. Il en a été bien différemment de Freud, dans sa Vienne de François-Joseph, où l'antisémitisme montant s'est vu concrétiser par la nomination de Karl Lueger comme Bourgmestre de Vienne, Lueger antisémite déclaré, longtemps tenu en échec par l'Empereur et finalement élu.

Juif et sans titre universitaire « commercial », Freud avait la vie fort difficile et il s'enfonçait dans la solitude.

Sur le plan professionnel, il était seul. Son, idée de base à l'époque, l'étiologie sexuelle des névroses, le faisait mettre à l'index par ses collègues. Quatre ans après sa candidature au

poste de professeur, sa nomination était toujours rejetée. Il est vrai que ce qu'il voulait savoir de ses patients et patientes, les questions qu'il posait sur leurs relations les plus intimes, bref l'enquête qu'il conduisait auprès d'eux quant à leur sexualité infantile, pubertaire, adulte, tout cela que les patients supportaient en général assez bien, le faisait refouler du cercle des médecins viennois, gens avant tout « comme il faut ».

Donc il était seul pour faire avancer ce qu'il appelait encore sa psychologie, d'où l'importance sans cesse saluée par lui de son seul public : Fliess. De plus, isolé des confrères, sans notoriété ou affublé d'une notoriété suspecte, il manquait de clientèle. Manquant de clients, il manquait d'argent et ne cessait de redouter cette pénurie, ayant à entretenir une famille dans le dénuement, une femme et des enfants dont le nombre ne cessait de croître. Son pessimisme allait grandissant, comme on peut le lire dans cette lettre à son ami, datée du 11 mars 1900, alors que déjà la discorde s'était glissée entre eux : « Dès que je suis libéré de mon travail professionnel, je mène une existence de philistin avide de plaisir. Tu sais combien ceux ci sont limités; les bons cigares me sont « interdits, l'alcool ne me donne aucune satisfaction, j'ai fini de procréer, et mes contacts humains ont été rompus » et plus loin : « A ce régime, je conserve ma bonne humeur et me maintiens à la hauteur de mes huit victimes et bourreaux »

Donc, en 1900, il avait huit malades en analyse.

Pour comprendre ce qui a lié Freud et Fliess au point de faire de chacun d'eux le confident et le dépositaire des secrets de l'autre, du moins jusqu'au désistement de Fliess, il nous faut retrouver leurs préoccupations essentielles à l'époque et, bien entendu, surtout celles de Freud.

Nous venons de voir qu'il écrivait en 1900, soit à 44 ans: « j'ai cessé de procréer ». Il n'a pas employé ce mot de procréer par euphémisme car, vous l'allez voir, il n'hésitait pas à appeler un chat un chat dans sa correspondance avec son ami. Il lui recommandait d'ailleurs parfois, en début de lettre, de soustraire ce courrier aux yeux de sa chère jeune femme. S'il utilise le mot procréer, c'est qu'à l'époque aimer entraînait procréer et que Freud a été à proprement parler obsédé par cette conséquence physiologique inévitable. Il a dressé de la sexualité le tableau horrifique suivant :

- **Avant le mariage** : il n'y avait que deux solutions: la continence ou la masturbation, l'une comme l'autre méritant d'être étudiées quant aux dégâts multiples qu'elles entraînaient, toutes deux devant être rangées dans le chapitre de l'étiologie des névroses chez les deux sexes.

- **Pendant le mariage** : continence et masturbation pouvaient laisser la place à des rapports sexuels à classer dans trois chapitres différents:

- soit une sexualité libre et satisfaisante. Les époux en sont heureux et se portent très bien, mais ils doivent, bon an mal an, assumer un enfant après l'autre. C'est ce que Freud appelle procréer.

- soit une sexualité protégée par la capote anglaise. Pour Freud, c'est la meilleure éventualité, encore que non dénuée de nocivité pour les deux époux et sans réelle sécurité. - soit enfin l'usage du coït interrompu, véritable performance en dit Freud, aussi nocive pour l'homme que pour la femme. Il est le traumatisme sexuel le plus inévitable et le plus riche en conséquences dramatiques bien pire encore pour la femme, précise-t-il, qui ne peut rien espérer d'autre, que pour l'homme qui peut soulager sa contrainte par des relations extra-conjugales.

- **Enfin la sexualité hors mariage** : c'est-à-dire le tableau écœurant des risques constants de la syphilis et de la blennorragie, risques qui se perpétuent par hérédité dans les générations à venir.

Donc, en dehors de la procréation légitime, satisfaisante mais incontrôlable, les réponses aux pulsions sexuelles balançaient de la continence à la névrose, à l'adultère ou à la noce.

Pour éviter ces éventualités de catastrophe, Freud pensait qu'il faudrait découvrir un procédé anticonceptionnel dénué de toxicité permettant aux jeunes gens et aux jeunes filles de s'aimer sans conséquences dramatiques.

Pour la modernité de cette conclusion Freud nous étonne, mais là où il nous étonne bien plus encore, c'est qu'il a compté sur Fliess pour cela. C'est là que Fliess l'a fasciné, subjugué par ses recherches sur les périodes régissant toutes les espèces vivantes, l'humaine en particulier. Bien sûr, la bisexualité, puisque rythmes périodiques et bisexualité ont été les deux mamelles de Fliess; la bisexualité que Fliess a su mettre en avant a sincèrement intéressé Freud, et leur correspondance à ce sujet a été passionnée de part et d'autre, avant de devenir réticente de la part de Fliess qui craignait à la fois que Freud ne sous-estime son idée et qu'il ne la lui vole.

Il ne l'a pas sous-estimée, loin de là. Il en a tenu compte dans son travail de recherche, il l'a citée dans ses ouvrages chaque fois que l'occasion s'en est présentée, il l'utilisait enfin dans sa pratique, toujours dans sa quête de l'étiologie sexuelle des névroses.

Il ne l'a donc pas sous-estimée, au contraire. Il ne l'a pas volée non plus, mais il a fait peut-être pire et c'est ce qui va faire le sujet de l'affaire Weininger laquelle nous arrivons.

Mais avant revenons aux périodes, qui en plus du contexte mathématique qu'elles expriment ont été longtemps le synonyme euphémique de menstruation. Ainsi on disait de Madame la Conseillère qu'elle n'assisterait pas au pique-nique parce qu'elle avait ses périodes - ou ses époques. Dans cette Vienne impériale où tout ce qui touchait la sexualité - et surtout la féminité - n'était exprimé que par euphémisme ou circonlocution, sauf par Freud qui disait pourtant d'une femme enceinte qu'elle était «en situation intéressante » -, Fliess donc introduisait la notion de parallélisme entre la turgescence des cornets du nez et les périodes menstruelles. Tous les 28 jours! Un rythme chez les femmes, un rythme chez les hommes de 23 jours, celui-là. Un rythme qui commandait la naissance et la mort, qui commandait la santé et la maladie. De là au rythme, à la période qui commanderait la fécondité il n'y avait qu'un pas que Fliess ne faisait pas, que Freud pressentait avec une telle certitude et une telle espérance qu'il n'y voyait plus qu'une question de temps : Fliess allait trouver puisque Freud le supposait savoir, Fliess avait trouvé ! Quand Fliess lui annonça un progrès dans cette voie, Freud enthousiaste lui écrivit de choisir d'urgence le marbre de sa statue. Freud a vu en Fliess, son ami, un bienfaiteur de l'humanité, la soulageant définitivement de sa sexualité de souffrance.

Las ! Si c'est vrai que Fliess à l'affût des rythmes congestifs du nez avait bien repéré la période des 28 jours, s'il n'avait pas manqué de faire le rapprochement avec le cycle menstruel, il n'avait pas envisagé un cycle de 28 jours centré sur un événement en faisant l'axe au Même jour. Plutôt que de rechercher un cycle biologique répétitif, Fliess, dans un beau mouvement lyrique et cosmique a préféré prendre la lune comme référence.

Et bien sûr, il n'aboutit pas.

Bref, Fliess aurait pu être Ogino s'il ne s'était pas pris pour Kepler.

Ainsi, côté Freud-Fliess, premier binôme de notre « affaire », nous voyons Freud déçu par Fliess pour l'échec de ce qu'on n'appelait pas encore un « biorythme » et leur amitié

s'effiloche par la méfiance de Fliess, qui craignait que Freud ne fit mauvais usage de son concept de la bisexualité.

Ce que Freud fit, comme nous l'allons voir en avançant dans notre histoire.

Les deux autres acteurs de l'affaire sont Otto Weininger et Hermann Swoboda, deux étudiants qui ont été amis pendant trois ans, s'écrivant ou sortant ensemble pour discuter dans les cafés littéraires viennois de choses fort sérieuses, Weininger n'en connaissant pas d'autres. L'affaire s'est nouée le jour où Hermann Swoboda est entré chez Freud, Berggasse, pour entreprendre une analyse.

En Août 1900, ils étaient partis ensemble à Paris pour le 4ème Congrès de Psychologie, sous la présidence de Théodule Ribot. On retrouve dans les Actes du Congrès publiés par Pierre Janet une intervention de Swoboda et une autre de Weininger, fort intéressante en ce sens qu'il s'y élève contre l'expérimentation et le côté scientifique de la recherche en psychologie pour mettre au contraire en avant l'importance primordiale de l'introspection. En se mettant dans cette position antiorganiciste, il cherchait à rejeter la rigueur de la biologie de laboratoire au profit d'une orientation philosophique de la psychologie. Il l'écrira plus tard: « Retournons à Kant ».

On ne peut isoler Swoboda de Weininger car il n'a jamais pu être soupçonné de génie. C'est son rôle dans cette histoire de plagiat qui l'a rendu célèbre, et c'est sur cette lancée qu'il a continué à écrire, fignant les périodes de Fliess jusqu'à en faire des fuseaux horaires. Suivons le donc de la Berggasse d'où il va ramener la potion magique à Otto Weininger.

C'est lui le héros de cette affaire, c'est lui le génial inventeur, c'est lui l'écrivain célèbre, bien plus connu et bien plus lu que Freud. Son livre était entre toutes les mains, réédité sans cesse, ce qui était loin d'être le cas de l'INTERPRÉTATION DES RÊVES pourtant sorti trois ans avant.

Il est en fait fort difficile de faire une bibliographie satisfaisante de Weininger. Il est mort si jeune qu'il y a peu d'années à raconter après l'enfance, et quant à l'essentiel de sa vie d'étudiant, à savoir sa thèse, qui n'était qu'une première mouture de son livre, elle a été - incroyablement - perdue. Ses maîtres en ont bien sûr parlé, mais dans l'après-coup, après sa mort, leurs noms s'associant ainsi à celui de l'élève devenu célèbre. Quant à ce qui a pu en être dit après sa mort, et là nous disposons d'une véritable bibliothèque, le témoignage porte sur l'effet du livre et non sur l'auteur en tant que vie humaine. Reste le chapitre important de ce qui a été entrepris par la famille - à savoir le père, Léopold - qui a commencé par une suite d'articles ratés tournant à la polémique, transformée ensuite sous la férule et le contrôle du père en défense et illustration d'Otto Weininger, tout élément non glorifiant étant rejeté. Cette hagiographie a été perpétuée jusqu'en 1978 par un livre de Richard Weininger, frère du défunt, installé en Amérique dans un confortable *way of life*; qui parle essentiellement de lui-même avec la plus grande fatuité, mais qui se souvient encore avoir été visiter Breuer avec papa, lequel Breuer leur aurait dit « Méfiez-vous de Sigmund Freud, cet homme est la cupidité même ». Ces avatars de l'impossible biographie de Weininger sont à mettre dans les conséquences de toute une série d'indiscrétions que nous pourrions envisager dans l'histoire posthume de notre jeune auteur.

Mais n'oublions pas de souligner en passant que ces histoires de thèses perdues, de papiers égarés, de correspondances soustraites se retrouvent curieusement lorsqu'on veut retourner en arrière sur les traces de ceux qui ont fait parler d'eux et qui l'auraient fait davantage s'ils n'avaient été interrompus par une mort prématurée sinon voulue. Le même

problème s'était déjà posé dans notre domaine au sujet de Victor Tausk, l'exemple le plus saisissant restant celui d'Evariste Galois : ces vies se déroberont aux vivants jusque dans le symbolique.

Mais revenons à la brève existence d'Otto Weininger: il n'avait le charme ni de Freud ni de Fliess, chacun ressemblant à l'autre avec une barbe soignée et une élégance bourgeoise, s'envoyant réciproquement leurs photographies. Son aspect est différent selon les témoignages: « ... un impérateur de l'intellect, un jeune savant, mais aussi un antiféministe bien fait pour plaire aux femmes » commente dans l'après-coup Georg Kiaren. Arthur Gerber, le dernier ami et confident dit de lui: « sa silhouette maigre semblait raide et dépourvue d'aisance... Il n'était pas beau, presque laid. Je ne l'ai jamais vu rire et rarement sourire. Il ne se départait point d'un profond sérieux ».

Stephan Zweig ne le trouvait guère plus séduisant : « Il avait toujours l'air de quelqu'un qui vient de passer trente heures dans un train, sale, fatigue, les vêtements froissés; sa démarche était mal assurée, il déambulait le dos voûté, rasant pour ainsi dire un mur invisible, etc...

Ce que Freud en a dit à Löwenfeld est beaucoup plus intrigant, car il n'hésite pas à parler de l'effet qu'a eu sur lui la présence de Otto Weininger:

« Otto Weininger était un jeune homme svelte, aux traits graves, le regard voilé, presque beau; je ne pouvais me défendre du sentiment que j'avais en face de moi une personnalité proche du génie».

Otto Weininger était, comme Freud et Fliess, d'origine juive, mais il n'était pas comme eux fils de négociant. Né dans la génération suivante, c'est son grand-père qui est négociant juif originaire de Hongrie. Son père, Léopold, débuta comme employé de banque puis devint artisan joaillier de renom, référencé dans le Grand Dictionnaire des Artistes célèbres. Il exposait tant à New York qu'à Leningrad et fournissait les cours des reines et des tsars. Si Léopold n'avait pratiquement pas fait d'études, Otto par contre fut immédiatement un brillant élève et un brillant étudiant. Avant l'université où il entra en 1898, il aurait fréquenté le même lycée que Freud, le célèbre Schottengymnasium. Mais déjà au lycée il ne se montrait sympathique ni envers ses camarades desquels il se montrait distant sinon méprisant ni même envers ses professeurs qu'il considérait avec morgue. Il est vrai qu'il apprit comme qui badine le français et l'anglais, l'italien et l'espagnol, le suédois et le norvégien - sans oublier, c'est la moindre des choses, le latin et le grec. C'était ce qu'on appelle un littéraire que les sciences ennuyaient, mais il suivit les cours de toutes les disciplines, de la philosophie à la médecine. On le trouvait dans tous les séminaires, les réunions scientifiques, prenant la parole avec aplomb pour discuter avec ses propres maîtres.

Bref, il était admirable mais pesant.

Dès son inscription à la Fac, il quitte le domicile familial et déménage ensuite constamment, allant même jusqu'à s'installer dans un pavillon de jardin pour vivre en pleine nature, pavillon dont le climat continental de Vienne le fit rapidement déguerpir. Il écrit quelques articles, sur Avenarius en particulier qui l'influencera longtemps, il a quelques aventures vénales qui l'écrasent de honte et lui inspirent des poèmes, il fréquente ses amis Swoboda, Emil Lucka et Oscar Ewald. Il se fait présenter une amie de sa soeur qui reste interloquée par son entrevue avec ce jeune puritain et résume son impression par ces mots sur une carte postale: « J'ai rencontré Jésus Christ! »

Et puis en 1900, tout change pour nos quatre acteurs-auteurs.

Freud et Fliess rompent leur longue amitié au cours d'une rencontre estivale à

Achensee. La tension qui montait entre eux éclate par une dispute que Fliess expose par le menu dans un livre publié à compte d'auteur : POUR MA PROPRE CAUSE (IN EIGENER SACHEN). Il y rapporte complaisamment sa bonne foi bousculée par un envieux et un perfide.

Swoboda à la rentrée commence une analyse chez Freud. Il raconte à son ami Weininger ce qui se passe chez le professeur, et ce que le professeur lui dit.

Weininger alors rompt à son tour avec sa vie quotidienne habituelle, se lance à corps perdu dans la rédaction d'un texte, espace ses rendez-vous avec ses amis. Il écrit néanmoins toujours à Swoboda, mais toujours au sujet de son nouveau travail, lui demande des articles de Fliess, des comptes-rendus de Freud, s'enferme dans un travail d'ascète.

Cette coïncidence entre les conversations de Freud et Swoboda dans le cabinet de la Berggasse et le bouleversement de la vie de Weininger sont en rapport avec ce que lui a rapporté son ami: les notions de bisexualité et de périodicité. Voilà ce qui a fait tilt dans la pensée de Weininger, voilà la potion magique que Swoboda a ramenée de chez Freud. Pour Weininger, la bisexualité a été l'illumination, la révélation qui permettait à toutes ses idées disparates de s'organiser en système cohérent.

Est-ce trop dire que ce que Swoboda a rapporté de chez Freud a été l'occasion pour notre jeune génie de ce que Lacan a appelé le moment fécond?

A partir de là, tout a été très vite

Nous l'avons vu se lancer dans le travail en Octobre 1900.

Le 8 Mars 1901, Weininger envoie une lettre à Swoboda qui lui avait fait remarquer que son travail se démarquait trop de ce dont ils avaient parlé ensemble, à savoir la bisexualité. Il lui répond dans cette lettre qu'« une fréquentation intime et une collaboration intellectuelle ancienne suffisent à expliquer une certaine similitude des idées C'est à peu près ce qu'écrira Freud à Fliess un peu plus tard, mais moins diplomatiquement.

D'ailleurs, à partir de là, Weininger, toujours plongé dans un labeur harassant se fait de nouveaux amis, délaissant les témoins de ce qu'avait été sa vie avant la mise en chantier de son livre. Ce sont Moritz Rappaport et Arthur Gerber qui vont devenir les partenaires de son bref avenir, Arthur Gerber surtout qui recevra des lettres plus chaleureuses encore et plus passionnées que n'en avait reçues Fliess de Freud, Arthur Gerber, jeune homme de 20 ans dont les parents épouvantés avaient tenté d'interdire à leur fils la fréquentation de ce génie scandaleux.

Dès l'automne de cette même année 1901, son manuscrit lui paraît terminé il l'appelle ÉROS ET PSYCHÉ mais ne trouve pas d'éditeur. Le 15 Novembre 1901, ii écrit à Swoboda qu'il travaille sur l'hystérie.

En décembre 1901 il soumet son travail au Professeur Jodi qui d'après lui se serait montré élogieux. « Je lui en suis reconnaissant, écrit Weininger, et pourtant je ne songe pas sans effroi que ce livre pourrait bien engager toute ma vie à venir ».

Le 21 Février 1901 ii écrit à Swoboda: « Je suis en train de mettre au point une clé pour l'Histoire Universelle ».

En Mars 1902, il abandonne définitivement ses idées antérieures « J'ai rompu avec Avenarius... Revenons-en à Kant». Son travail prend une tournure délibérément philosophique, et en juin 1902, il le présente comme thèse de philosophie. Le Professeur Jodl en dit. « Ce travail satisfait pleinement aux exigences définies par les règlements universitaires; il n'y aurait pas non plus d'obstacle à sa publication, sous réserve de certaines corrections stylistiques ». Le deuxième rapporteur de cette soutenance, le Professeur Müllner donne son

approbation aussi, mais en insistant davantage sur les passages critiquables : « La tendance fondamentale de cet ouvrage est d'un bout à l'autre une offense au sexe féminin que l'on ne peut que qualifier de franchement grossière... l'auteur devrait s'engager à supprimer avant la publication certaines invectives polémiques ».

Au lendemain de sa nomination au titre de docteur es philosophie obtenu à 22 ans, il écrit sa joie à son ami Gerber, qui commente ainsi ce qu'il en perçoit : « Il avait la certitude qu'il parviendrait à de nouvelles vérités, il croyait fermement qu'il atteindrait un âge avancé et deviendrait très célèbre... tout ce qu'il écrivait sur le génie relevait de l'observation de soi ».

En Juillet 1902, Weininger se convertit, non pas au catholicisme viennois, mais au protestantisme : ce qui était à la fois renier son origine juive et sa culture viennoise. C'est là un événement important que nous pourrions envisager dans une étude ultérieure.

Puis viennent les déceptions et les contrariétés: Jodl exige maintenant des remaniements importants avant la publication et Weininger, après l'exaltation du succès de sa thèse, tombe dans la tristesse.

Le 2 Août 1902, il écrit à Gerber : « J'en ai assez de persuader Jodi. D'ailleurs, il est des recommandations qui reviennent à tout liquider, et je ne suis pas du genre à me satisfaire de n'importe quel éditeur miteux ».

Cet été 1902, ii entreprend un voyage. Il écrit à Gerber: « Je ne vais pas bien du tout »

Le 17 Août, à Gerber toujours : « Mon voyage m'a permis de comprendre que je ne suis pas un philosophe. Non, vraiment pas! Mais suis-je quelque chose ? Je finis par en douter ».

De retour à Vienne, en plein état dépressif, il rédige une troisième version de son livre, travail qui va durer de l'automne 1902 à l'été 1903. Il y abandonne ce qu'il avait voulu produire d'une rigueur kantienne pour introduire une « Weltanschauung » mystique et wagnérienne. On peut suivre son travail d'après les lettres qu'il envoie et où il discute, avec Gerber surtout, de l'évolution du livre, chapitre après chapitre. Swoboda était bien sur choqué de l'évolution de son ami qu'il attribuait à « ses nouveaux amis ». Il dit de lui à cette période : « Il voulait faire sensation, et rien ne lui paraissait aller trop loin.., un jour, il avait esquissé le plan d'un traité-canular qui s'intitulait « De la genèse du langage à partir de l'insulte ».

Enfin, le 30 Mars 1903, c'est la bonne nouvelle à Gerber : « Braumüller accepte d'éditer mon livre».

En juin 1903, le livre paraît avec le titre de **SEXE ET CARACTÈRE**, mais sans grand bruit, à part quatre articles favorables, en particulier celui paru dans le journal **Die Wage** : « Ce livre aura un destin et le mérite.., l'auteur sonde l'abîme comme un spéléologue et découvre les gouffres les plus profonds

Mais Weininger est déçu. Il part en Italie. Ses lettres à Gerber le montrent anxieux, incapable de surmonter les critiques que son éditeur lui fait suivre. Il parle de vie, de mort, de génie et dans une lettre écrite en italien à Gerber, de culpabilité : « Crois-moi, si un homme tel que toi ou moi devient improductif, il ne doit pas se contenter d'attendre, mais en chercher la raison : il s'agit toujours d'une faute ».

Il laisse l'été se finir, puis rentre d'Italie chez ses parents. Comme d'habitude, il se cherche un nouveau logement, et loue une chambre dans l'immeuble où était mort Beethoven.

Il s'y retire le 3 Octobre au soir.

Dans la nuit, il se tire une balle dans le cœur.

Il avait 23 ans et 6 mois.

A son enterrement au cimetière protestant étaient présents Karl Kraus, Stéfan Zweig

et Ludwig Wittgenstein, pourtant âgé seulement de 14 ans. Quinze jours plus tard, Karl Kraus y retournait pour déposer sur la tombe une couronne envoyée par Strindberg.

Voilà donc l'histoire de nos quatre auteurs-acteurs, centrée sur la Berggasse où la bisexualité changeait de main : de Freud qui la tenait de Fliess à Swoboda qui la passait à Weininger.

Pour Weininger, sa vie s'arrête là. Mais sa mort a eu un effet publicitaire tel que le livre, pris au sérieux mais sans tapage à sa parution, devint le best-seller de langue allemande, lu, en a dit Gunther Grass « jusque dans les foyers où l'on n'avait jamais rien lu d'autre que la Bible ».

Et Fliess, à l'origine de la chaîne ?

Fliess, on l'a vu tout à l'heure, aurait pu faire la découverte d'Ogino, mais il est passé à côté. Comme Breuer, et dans la suite de l'enseignement de Helmholtz, il avait pensé pouvoir traduire les résultats de la biologie et de la médecine en termes physiques et à la limite mathématiques. Autrement dit les mathèmes de la biologie et de la médecine ça aussi, il l'a raté. Freud avait bien manqué la cocaïne, mais il ne s'était pas interrompu pour autant.

Tandis que Fliess, quand il découvre que de surcroît sa bisexualité fait la gloire d'un jeune auteur considéré comme génial, il se sent lésé jusqu'à la haine, et dès les premiers renseignements pris, à la haine contre Freud, puisque c'est l'indiscrétion de Freud qui est à l'origine de ce vol qui le dépouille du plus important, de sa créativité originale.

Il est vrai que beaucoup d'idées reproduites dans *SEXE ET CARACTÈRE* n'avaient pas encore été publiées par Fliess en 1903.

D'où Fliess à Freud, le 20 Juillet 1904 « Cher Sigmund, J'ai eu connaissance d'un livre de Weininger où j'ai eu la stupéfaction de trouver, dans la première partie biologique, l'expose de mes idées sur la bisexualité et sur les formes d'attraction sexuelle qui en découlent...une citation de Weininger me révèle qu'il connaissait Swoboda, ton élève, avant la publication de son livre, il ne fait aucun doute à mes yeux que c'est par ton intermédiaire que Weininger a eu connaissance de mes idées...Que sais-tu à ce sujet, je te prie vivement de me répondre franchement ».

Réponse immédiate de Freud, le 23 Juillet 1904 : Cher Wilhelm, Je pense, moi aussi, que Weininger a abusé de la propriété d'autrui et violé une porte avec une clef qui ne lui appartenait pas». Puis il donne son point de vue, à savoir que forcément, il avait parlé de bisexualité à Swoboda, comme on en parle dans chaque cure, et que Swoboda avait dû mentionner ce fait en bavardant avec Weininger, qui justement se préoccupait à ce moment-là des problèmes sexuels. Peut-être, alors, ajoute-t-il railleur « Weininger de se frapper le front et de courir à la maison écrire son livre ! »

L'humour épistolaire ne pouvait évidemment déridier un correspondant haineux et revendiquant. D'autant que Freud poursuit, toujours dans cette même lettre du 23 Juillet, en suggérant qu'après tout Weininger aurait aussi bien pu trouver cette idée ailleurs car, dit-il, «cette notion a été depuis longtemps évoquée dans la littérature scientifique ». Est-ce maladresse, est-ce agressivité, il ne fait qu'attiser le feu et se moquer de son pauvre ami. Mais pourquoi juge-t-il nécessaire d'ajouter, ce qui est une indiscrétion supplémentaire et qui de plus va s'avérer inexacte : « Swoboda, contrairement à ce que tu écris, n'est point mon élève. Il est venu à moi comme il était gravement malade et je lui ai apporté les mêmes secours et les mêmes informations qu'à tous mes patients »

Mais il ajoute, sans craindre la contradiction: « Je ne suis pour rien dans sa découverte

(à Swoboda) qui reprend tes idées, je n'ai pas eu connaissance de son livre avant sa publication ».

C'est vrai que trois mois avant était sorti un livre de Swoboda: LES PÉRIODES DE L'ORGANISME HUMAIN ET LEUR SIGNIFICATION BIOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE, livre qui tenait visiblement à la fois de Fliess, de Weininger et de Freud : ne prétendait-il pas appliquer ses périodes à l'interprétation des rêves? Freud avait alors écrit, en Avril 1904, à Fliess : « Tu dois avoir reçu un ouvrage du Dr. Swoboda dont je suis largement l'inspirateur mais dont je ne voudrais pas être l'auteur. C'est du genre Gattl. Au reste, je crois que je commence à disposer de disciples de meilleure qualité »

Donc Fliess était parfaitement en droit de considérer Swoboda comme élève et c'est le besoin de diminuer sa responsabilité qui a poussé Freud à mentir. Naturellement il ne perd pas une minute et répond le 26 Juillet 1904, en ayant l'air d'accepter comme argent comptant les explications embarrassées et inexactes de Freud : « Cher Sigmund, C'était donc inexact, ce qu'Oscar Rie m'avait raconté sans penser à mal comme je lui parlais de Weininger: il m'avait dit que Weininger t'avait apporté son manuscrit et qu'après l'avoir lu, tu lui avais déconseillé de le publier à cause des aberrations qu'il contenait... je m'étais dit que dans ce cas,, tu aurais dû le lui signaler autant qu'à moi».

Et puisque Freud avance que cette notion de bisexualité a pu être prise par Weininger ailleurs que dans le territoire de Fliess, peut-il avoir la gentillesse de lui communiquer la liste des auteurs en question, auteurs qu'il ignore quant à lui. D'autant ajoute-t-il, que: « Weininger déclare à la page 10 que sous cette forme, l'idée est entièrement neuve ».

C'est le lendemain, le 27 juillet 1904, par retour de courrier, que Freud répond, concédant qu'il y a eu de sa part une indiscretion fâcheuse, mais tentant de l'amoinrir de la façon la plus vexante, soit par maladresse, soit par agressivité : « Je me rends compte que je dois te donner raison bien plus que je ne le voulais d'abord... J'avais oublié combien je m'étais plaint de mon élève Swoboda... j'ai passé sous silence la visite que Weininger m'avait faite... il est certain que je fus peiné de voir que j'avais trahi ton idée par l'intermédiaire de Swoboda » Une phrase ensuite de perspicacité analytique: « Mon comportement envers Weininger et mes trous de mémoire s'expliquant en relation avec ma propre tentative pour te dérober cette idée» Mais il se venge vite de cette concession: « On ne peut pas faire breveter une idée : on peut la garder pour soi, et c'est la meilleure chose à faire quand on tient à en conserver la primeur » Et il termine la lettre par la flèche du Parthe: « Ce n'est cependant pas de ma faute si tu « ne trouves le temps de m'écrire que pour « un détail aussi mineur ».

Aussi mineur! L'invention de Fliess dont des voleurs tirent gloire et fortune un détail mineur?

La correspondance entre Freud et Fliess s'arrêta là.

Mais non les agacements: livres, pamphlets, articles, attaques en justice, nous ne pourrons poursuivre qu'en étudiant le destin du livre de Weininger, né de cette indiscretion de Freud et entouré de beaucoup d'autres.